

## Dix ans d'écriture

Paul-François Sylvestre

Numéro 40, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Sylvestre, P.-F. (1986). Dix ans d'écriture. *Liaison*, (40), 61–61.

## Dix ans d'écriture

par Paul-François Sylvestre

**I**l y a quelque temps, on me demandait une note bibliographique pour publication dans un répertoire littéraire. En mettant à jour ce document pour inclure mes plus récents ouvrages, j'ai constaté que mon premier livre remontait déjà à dix ans passés, septembre 1976 pour être plus exact. Me voilà donc rendu à dix ans d'écriture!

Pourquoi écrire, pour qui écrire? On nous pose souvent la question. Autant d'auteurs, autant de réponses. Jean Ethier-Blais, par exemple, dira qu'il écrit pour quelques happy few. Quand à Gabrielle Poulin, elle affirme écrire « pour donner toutes ses chances à la vie » (voir *LIAISON*, printemps 1985). Certains se lancent dans l'expérience de l'écriture en guise de soupape psychologique, d'autres en réponse à une voix intérieure. Une sorte de pulsation innée. Pour ma part, je dois avouer que l'acte d'écrire reste quelque chose de plus terre à terre, de plus concret. J'allais presque dire matérialiste ou commercial puisque j'en vis. Comme quoi l'économie de la culture tient de la réalité quotidienne.

N'empêche que le mot « artiste » est une étiquette que je me colle difficilement même si, au cours des dernières années, j'ai écrit un roman, une pièce de théâtre, des nouvelles et un récit. Cela tient peut-être du fait que je suis venu à l'écriture par le biais d'un certain engagement, d'un

certain militantisme en tant que minoritaire, doublement minoritaire.

Aurais-je autant écrit si j'étais né dans un milieu culturel majoritaire et si j'étais devenu hétérosexuel? Difficile à dire. Toujours est-il qu'en 1976 les Éditions L'Aurore, de Montréal, publiaient mon premier livre, le journal intime d'un homosexuel qui s'affiche. Sont venus s'ajouter une douzaine d'autres titres au fil des ans (il faut dire que j'entre dans ma cinquième année d'auteur à plein temps). Au début, l'écriture a été pour moi un moyen de faire passer un message, message de libération par exemple. Je pense entre autres à mon deuxième livre, **Les homosexuels s'organisent**. Puis, grâce à un concours de circonstances, l'acte d'écrire est devenu un cri d'identité, mon autre facette minoritaire prenant alors le dessus. C'est la période très franco-ontarienne de **Pénétang : l'école de la résistance** et des manuels d'histoire locale. C'est l'époque des recherches sur l'Ontario français (journaux, communautés religieuses, agenda historique).

À l'occasion une parenthèse s'ouvre pour faire vibrer l'autre corde sensible, pour parler de **Bougrerie en Nouvelle-France**, par exemple. Mais chassez l'Ontario... et il revient au galop. D'autres projets surgissent en effet, tous intimement liés à la francophonie ontarienne. C'est le cas du recueil sur **Le discours franco-ontarien**, du récit intitulé **Obéissance ou résistance** et de l'album **Nos parlementaires**. On ne tarde pas à me coller une étiquette d'histo-

rien de l'Ontario français. Or, je n'ai pas cette formation universitaire et je ne tiens pas à une étiquette limitative qui agirait comme un carcan.

Je ne peux rien changer à mon statut minoritaire (origine culturelle ou orientation sexuelle); je ne fais d'ailleurs pas plus partie de la majorité en tant qu'écrivain, diabétique et chauve! Mais ne compliquons pas les choses. Qu'on le veuille ou non, on écrit dans un contexte précis, dans des conditions qui ont laissé leurs marques. On peut tenter de tourner la page, de choisir des sujets universels, il reste toujours un fond particulier, une marque de commerce. Mais il ne faut pas prendre ce fond pour une barrière. Si l'auteur se forge une identité, le lecteur se fait lui aussi une image de l'écrivain. L'un et l'autre ne se rencontrent pas toujours, ce qui donne parfois lieu à des surprises, à des sauts au-delà de la barrière.

Ainsi, on m'a fait remarquer que la nouvelle parue dans le *LIAISON* de mars 1986 (Un sous-entendu) se distancie drôlement de mon image connue, celle d'Ontariois ou de marginal. C'est également le cas pour certains contes de Noël que j'ai écrits pour Radio-Canada. Et il en sera de même pour d'autres textes sur le métier. Au fond, s'il y a une étiquette à coller, c'est peut-être celle mentionnée au tout début : artiste. Mais artiste dans le sens de créateur, l'écrivain étant un artiste qui crée à partir de son vécu, à partir de sa recherche, à partir de son imagination aussi.